

L'Hermine

"Potius mori quam fœdari, plutôt mourir que faillir"

PRIEURÉ SAINT-LOUIS
N°66 - DÉCEMBRE 2022

Une église consacrée à Dieu



La Fraternité sacerdotale
Saint-Pie X
en Loire-Atlantique



PRIEURÉ SAINT-LOUIS

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

Vos lieux de culte



ÉGLISE SAINT-ÉMILIEN

- 25 rue François Bruneau 44000 NANTES
- **Prieuré Saint-Louis** au même lieu

Ouvert tous les jours de 6h30 à 20h45

Tél : 02 40 29 48 70



CHAPELLE SAINT-MARTIN

- La Placelière, 44690 CHÂTEAU-THÉBAUD
- **École Saint-Martin** au même lieu

Ouvert tous les jours de 7h à 20h

Tél : 02 40 56 85 26



CHAPELLE NOTRE-DAME-DES-GRÈVES

- 63 avenue Collet, 44380 PORNICHET

Tél : 02 40 29 48 70



CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-CÎTEAUX

- Farfaret, 44670 JUIGNÉ-DES-MOUTIERS

Tél : 02 40 29 48 70

COURS SAINT-ALBERT-LE-GRAND

- 5 Le Rafflay, 44690 CHÂTEAU-THÉBAUD

Tél : 02 51 78 68 30

CHAPELLE DES PETITES SERVANTES DE ST. J.-B.

- 5 Le Rafflay, 44690 CHÂTEAU-THÉBAUD

Tél : 02 40 06 51 68

Vos rendez-vous dans la prière

Se reporter à la feuille d'annonces paroissiales *L'Étendard de Saint-Louis*

Messes en semaine

- **Saint-Émilien**
7h15 : tous les jours
11h15 lundi, jeudi, vendredi et samedi
18h30 : tous les jours
- **Saint-Martin**
7h20 : du lundi au vendredi (en période scolaire)
11h00 : le samedi
- **Notre-Dame des Grèves**
18h30 : le mercredi (en période scolaire)
18h30 : le 1^{er} samedi du mois
- **Petites Servantes de Saint J.-B.**
7h30 : tous les jours

Messes dominicales

- **Saint-Émilien**
8h30 : messe lue
10h00 : messe chantée
18h30 : messe lue
- **Saint-Martin**
9h00 : messe lue
10h30 : messe chantée
- **Notre-Dame des Grèves**
9h00 : messe lue
10h30 : messe chantée
- **Farfaret**
11h00 : messe chantée (une fois par mois)
- **Petites Servantes de Saint J.-B.**
7h30 : messe chantée
- **Cours Saint-Albert-le-Grand**
8h00 : messe chantée

Confessions

- **Saint-Émilien**
Lundi au samedi : 17h30-18h20
Dimanche : 8h00-11h30 et 18h30-19h30
- **Saint-Martin**
Samedi : 9h30-11h50
Dimanche : 8h30-12h00
- **Notre-Dame des Grèves**
Mardi : 18h00-18h25
Dimanche : 8h30-8h50 et 10h00-10h20

Et aussi

Adoration eucharistique
Jeudi : 19h15-20h30 à Saint-Émilien
Chapelet
Tous les jours : 18h00 à Saint-Émilien (octobre et mai à 17h45)
Vêpres
Dimanche : 17h30 à Saint-Émilien

Éditorial

La consécration de notre église nantaise Saint-Émilien a été l'occasion pour tous de découvrir un rite peu banal. Cette cérémonie, qui est une des plus longues et plus complexes de la liturgie catholique, est rare car nos vieilles églises ont été consacrées depuis des lustres. Cependant, étant donné la vitalité des communautés traditionalistes et le refus courant de nous céder des églises existantes, ce rituel risque d'être courant dans les années à venir : cela mettra du baume au cœur au milieu de la destruction annoncée de si nombreuses églises, qu'elles soient en campagne ou en ville.

Un tel rite est une mine pour découvrir le rôle fondamental de nos lieux de culte, par la profondeur de la liturgie et de sa symbolique. Son histoire nous en montrera la dignité et le génie de l'Église qui suit la Tradition tout en se déployant dans le cours des âges. Sa symbolique enrichira notre âme de bijoux célestes qui nous permettront de mieux pénétrer le sens du culte rendu à Dieu.

Dans l'Ancien Testament, les patriarches n'avaient pas de temple, même s'ils vénéraient particulièrement les endroits où Dieu s'était manifesté à eux. Ces lieux étaient des autels en pleine nature, et ce dès le début puisque la Bible en parle avec les sacrifices d'Abel, puis de Noé, ou encore de Jacob à Béthel qui, par une onction, a marqué le lieu de son songe de l'échelle des anges qui montaient et descendaient du Ciel. Plus tard Dieu demanda à Moïse de lui établir un lieu spécifique pour l'offrande des sacrifices : « Ils me feront un sanctuaire ; et j'habiterai au milieu d'eux. » (Exode ch. XXV). Ce fut le Tabernacle, tente mobile qui permettait au peuple d'Israël de pérégriner dans le désert en conservant la présence divine en son sein.

Une fois bien établis dans la Terre Promise, et sous l'autorité du roi Salomon, Dieu demanda la construction d'un temple et il promit à nouveau : « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël ». La dédicace



du Temple de Jérusalem fut solennelle : transport de l'Arche d'alliance, victimes sans nombre, Dieu remplissant l'édifice sous la forme d'une nuée ; les prêtres se prosternant en chantant des psaumes, les lévites jouant de la musique... Cette litanie étincelante dura huit jours et les Juifs en renouvelaient la mémoire chaque année. La cérémonie actuelle est la continuation de cette dédicace, sachant que, depuis le Nouveau Testament, le Christ a enseigné qu'il n'y a plus un unique lieu réservé à un peuple élu, mais que l'on pourra rendre un culte à Dieu partout, l'Église étant universelle. Notons que les païens pratiquaient aussi ce genre de cérémonie publique, même hors des temples, pour lier les lieux aux dieux. Ainsi, à Rome, on distingue la *consecratio* qui pouvait être faite par un magistrat, prêtre ou non, de la *dedicatio* exclusivement religieuse et réservée au prêtre.

Le rôle d'une église

Pourquoi Dieu voulut-il la construction d'un sanctuaire ? Un bâtiment n'est en soi pas absolument nécessaire pour prier, car le plus important consiste en la dévotion intérieure de l'âme qui ne nécessite aucun lieu particulier. Cependant constatons que cela nous est bien utile. Et saint Thomas d'Aquin, qui tient que « c'est une question de convenance », nous enseigne que « le choix pour nos adorations d'un lieu déterminé ne tient pas à Dieu que nous adorons, et que cet espace enfermerait, mais à nous, ses adorateurs. ». Trois

SOMMAIRE

Éditorial
Pages 3-5

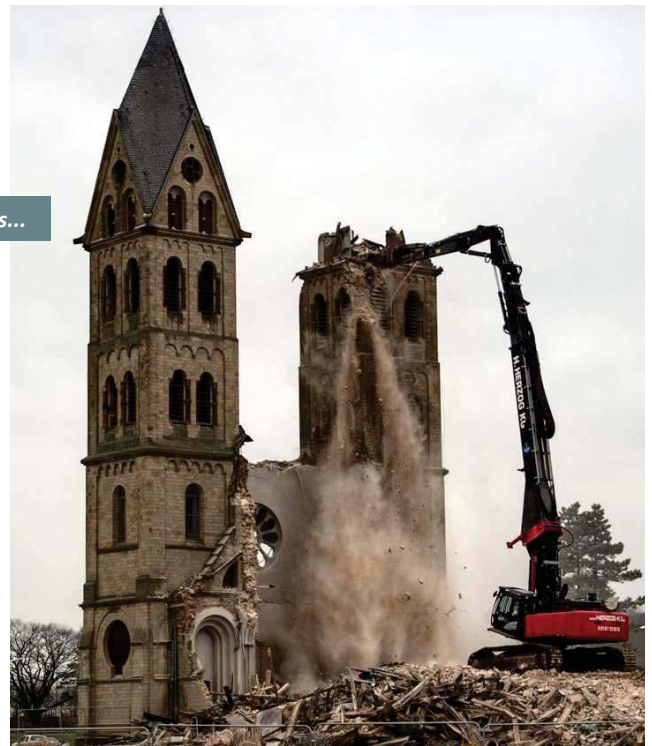
Chronique paroissiale
Pages 6-11

La consécration de l'église
Saint-Émilien
Pages 12-15

La clôture de chœur
Pages 16-19

Béchir Gemayel
Pages 20-30

Carnet paroissial et mot
de l'abbé Sulmont
Page 31



raisons à cela, nous dit-il :

- Tout d'abord le caractère sacré du lieu. Ceux qui y prient en conçoivent une dévotion particulière qui rend leurs prières plus dignes d'être exaucées comme on le voit dans l'adoration de Salomon (I Roi VIII), car c'est le lieu privilégié de la présence de Dieu. La séparation du monde extérieur nous évite de plus les distractions et facilite notre intimité avec Dieu.

- Puis les saints mystères et autres signes sacrés que ce lieu renferme, sont dignement conservés. Le rappel de la présence de Dieu et la protection de la présence eucharistique est assuré dans nos sanctuaires. Outre la prière qui est encouragée, ce sont aussi les rites extérieurs qui y seront magnifiés : tout particulièrement, nos temples sont le lieu où le Souverain Prêtre, Jésus-Christ, offre son sacrifice : La messe sera toujours la plus grande des prières.

- Enfin le concours d'un grand nombre d'adorateurs, qui fait exaucer plus facilement leurs prières, selon cette parole en saint Matthieu : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux. ». Cet aspect nous fait redécouvrir que nos édifices religieux sont aussi l'image et le symbole de l'Église universelle, de l'Épouse du Christ. Ils en sont le cœur, le lieu où les cohortes angéliques rivalisent avec l'assemblée des chrétiens pour louer Dieu.

L'église est la « maison de Dieu, la porte du Ciel », l'introït de la messe de dédicace l'appelle « le palais divin ». Reprenant le rôle du « Tabernacle de Dieu parmi les hommes » (épître), elle est le point de contact privilégié entre l'homme et son créateur.

L'histoire du rite de la consécration

Nous avons pu assister à Saint-Émilien au rite de

consécration fixé en 1962, qui est lui-même une légère simplification de ce que pratiquaient les évêques auparavant. Trois pôles principaux peuvent y être décelés : la consécration de l'église, celle de l'autel, et le transfert des reliques. Comme nous l'a expliqué Monseigneur de Galarreta, le rite romain semblait à l'origine limiter la cérémonie au transfert des reliques, comme le fit par exemple saint Ambroise (+397) à Milan. Cette discipline prévalut quelques temps en Occident, à Rome en particulier. Cependant en Orient, on commença dès les premiers siècles à sanctifier l'autel par une onction, suivant la coutume juive. Le rite gallican a rapidement suivi cette tradition orientale. Ainsi, le concile local d'Agde, en 506, prescrit l'usage du Saint Chrême à cette intention. Le rituel s'est alors rapidement enrichi.

Au début du VII^e siècle, les rites gallicans, c'est-à-dire utilisés en France, sont très proches de notre cérémonie actuelle, quoique dans un ordre un peu différent. On commence la veille avec la vigile des reliques, puis on retrouve l'alphabet tracé sur le pavé, l'utilisation de l'eau grégorienne (eau, vin, sel, cendre), la bénédiction de l'autel et de l'église, la consécration de l'autel par l'onction des cinq croix, l'encens allumé sur l'autel en forme de croix pour marquer un holocauste. Seule différence notable, la translation des reliques n'intervient qu'en dernier lieu, avant la célébration de la messe. De fait, la logique de ce rite de la dédicace se calque sur la cérémonie du baptême d'adulte : on purifie d'abord l'âme du catéchumène, par des signes de croix, exorcismes, onctions ; puis on la sanctifie. Dans la dédicace, on sanctifie symboliquement et physiquement le lieu en déposant les reliques.

La symbolique des rites

Ce type de comparaison avec les sacrements est utilisé à l'époque médiévale dans les sermons pour faire comprendre tout le sens du sacré de l'église dédiée à Dieu et de l'âme du chrétien. Ainsi, si Yves de Chartres développe ce thème du baptême, l'évêque Sicard de Crémone en fait un équivalent du mariage : « Une église non encore consacrée est comme une fiancée qui n'a point de dot ; est-elle consacrée, elle reçoit une dot faite des bénédictions du Ciel. De ce fait, elle devient l'épouse de Jésus-Christ... L'employer à d'autres usages que la louange de Dieu, c'est commettre un sacrilège ».

De même, on peut admirer le symbolisme de l'eau lustrale, dite également grégorienne, souligné au Moyen-Âge : on arrive à l'union de Dieu par les leçons de la divine Sagesse (sel), les labeurs de la pénitence (cendres), la foi à l'humanité et à la divinité réunies en Jésus-Christ (eau et vin). N'oublions pas que les douze cierges représentent les douze Apôtres prédicateurs de la doctrine du salut, que les cinq croix de l'autel représentent les cinq plaies du Christ. Chaque geste de cette cérémonie, s'il ne provient pas forcément des tout premiers siècles du christianisme, est donc source d'élévation et de leçon spirituelle pour tous les fidèles. Outre ces rites et leur symbolisme, les prières elles-mêmes, que je vous invite à découvrir, expriment cette profondeur et forment un collier spirituel unique en son genre, qui peuvent nous replonger dans la mentalité du chrétien médiéval où le naturel et le surnaturel se côtoient au quotidien. Si la dédicace d'une église est solennelle, elle induit la célébration annuelle de son anniversaire. Nous bénéficierons donc d'une messe de dédicace tous les 19 novembre. Cet usage est également très antique. C'est la basilique de Jérusalem, édifiée sous l'empereur Constantin qui, la première, a bénéficié de ce privilège, rapidement suivie par Rome puis toute la chrétienté au cours du VI^e siècle.

Notons enfin que si l'église est consacrée, elle pourra bénéficier sans cesse d'améliorations, comme des vitraux par exemple. Patience, patience, chers fidèles ! Et tout va très vite, au contraire, selon le chronomètre du ciel. En effet, certaines églises ont dû attendre des siècles leur dédicace, notamment car elles n'étaient pas totalement terminées. Ainsi la cathédrale de Clermont-Ferrand, commencée en 1248 ne fut, elle, consacrée qu'en... 1924 !

Abbé Bruno FRANCE, prieur

...et la Tradition catholique en reconstruit.





La consécration de l'église Saint-Émilien

Le samedi 19 novembre 2022 est un jour historique pour le prieuré Saint-Louis, celui de la consécration de son église à Nantes par un évêque de la Fraternité Saint-Pie X, Mgr de Galarreta. Retour sur l'évènement.



La veille de la cérémonie est béni dans la salle paroissiale tout ce qui est nécessaire pour le lendemain, le coffret des reliques est scellé et disposé dans le reliquaire. On chante ensuite l'office des Matines, suivi de la veillée des reliques.





Les murs extérieurs de l'église sont aspergés avec l'eau grégorienne, composée d'éléments symboles du Christ : l'eau (humanité), le vin (divinité), le sel (sagesse) et la cendre (Passion). Suit un échange avec le diacre gardien, seul à l'intérieur, puis le pontife entre après avoir frappé trois fois la porte avec sa crosse.

On ajoute aux litanies des saints ceux dont les reliques vont être amenées.



De la cendre est répandue en forme de croix de saint André, sur celle-ci le pontife écrit l'alphabet grec et latin avec la crosse.

Le pontife asperge les murs intérieurs, le pavement et l'autel, il fait ensuite cinq croix sur ce dernier avec l'eau grégorienne.





Les reliques sont amenées sur un brancard par deux diacres, le pontife dépose avec respect le coffret dans le sépulcre de l'autel puis, assisté d'un maçon, il applique le ciment fait avec l'eau grégorienne.



Les douze croix de consécration et celles de la porte sont ointes de saint chrême et encensées.



La table, le fronton, les jointures et les montants de l'autel sont aussi oints de saint chrême. Cinq croix faites de cierges fins et d'encens sont allumées.



Une fois la consécration accomplie, la messe est dite. Une église n'est-elle en effet pas bâtie avant tout pour le saint sacrifice de la messe ? « *Haec est domus Dei et porta coeli* », ceci est la maison de Dieu est la porte du Ciel !



Nous remercions

- Mgr de Galarreta, évêque consécrateur,
- les prêtres et religieuses venus en nombre,
- les séminaristes d'Ecône et les servants liturgiques, impeccablement rôdés,
- la chorale, qui par ses répétitions fréquentes assure des pièces de qualité,
- l'organiste, haut placé à la tribune de notre église,
- les fleuristes, sources de vie et d'harmonie dans le chœur,
- la régie SF1 Vendée pour la retransmission en direct très professionnelle,
- les photographes qui nous régalaient de leurs clichés,
- les équipes de ménage, les couturières de l'ouvroir et les nombreuses petites mains dévouées,
- les cuisinières et les serveurs qui se surpassèrent,
- le service d'ordre,
- le site La Porte Latine,
- les anciens du prieuré sans qui rien n'aurait eu lieu !



CONNAÎTRE LE MOBILIER LITURGIQUE (5)

La clôture de chœur

La série commencée dans *L'étendard de Saint-Louis* a fait connaître, en suivant l'ordre d'entrée en scène, liturgique et spirituelle, la croix de procession, la porte de l'église, les fonts baptismaux et le confessionnal. Déjà à travers eux l'église nous est apparue comme un espace clos et réservé. Nous allons voir maintenant que la clôture de chœur est, au long des siècles, le sceau de ce « jardin clos » où se déroule sur terre l'essentiel du dessein divin sur l'homme.

Un espace clos et réservé

Dans l'église, le clos et le couvert ont pour fonction première non de protéger des intempéries mais de séparer du monde (les messes en plein air sont tolérées en raison de circonstances particulières). Les murs de l'église ménagent un espace de silence voué aux actions sacrées, qui touchent au divin. C'est que, en effet, la *domus Dei* n'est pas la maison des hommes mais la maison où Dieu se rend présent aux hommes comme nulle part ailleurs. Avec Jacob nous pouvons dire :

« "Mais c'est Yahvé en ce lieu, et moi je ne le savais pas !" Saisi de crainte, Jacob ajouta : "Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien moins ici qu'une maison de Dieu, c'est une porte du Ciel" » (Gn 28, 16-17).

« Le silence est le premier geste d'adoration, d'humilité et de charité. »

Tout notre comportement, intérieur et extérieur, doit dériver de cette vérité. Comme l'adulte qui découvre, le petit enfant doit être saisi, subjugué, par le caractère sacré de l'église dès qu'on l'y conduit, pour cela pas avant l'âge de discerner l'église et la maison. Les arts sacrés de la liturgie nous portent, conformément à la nature humaine et au dessein divin qui a présidé à l'Incarnation et à l'eucharistie. De l'architecture au calice, tout usage profane des lieux et des objets sacrés constitue une profanation.

Solides et muettes, les portes ferment l'église aux bruits du monde et on ne les pousse qu'avec respect. Le premier qui est entré est le Christ : la liturgie des Rameaux nous a montré la porte de l'église s'ouvrant à la poussée première de la croix de procession, et dans le silence de la vigile pascale le cierge pascal, image du Sauveur, franchira cette porte de façon très solennelle. Après Lui peuvent entrer dans la maison de Dieu tous ceux « à qui Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu » (Jn 1, 4-5) après être passés, au fond de l'église, par les fonts baptismaux et le confessionnal.

L'église n'est pas une gare ou une caserne : le silence de nos entrées et de nos pas y est le premier geste d'adoration, d'humilité et de charité, qu'il exprime ces vertus déjà présentes ou qu'il les augmente. Ce silence permet la respiration de notre



Collégiale de Guérande, clôture de chœur, XIX^e s.

âme, et celle des autres âmes présentes ; il constitue même le début le plus pur de notre prière, car la prière de l'homme est silence devant Dieu.

Un espace clos dans l'espace clos

Mais ce n'est pas tout : dans les églises chrétiennes comme au Temple de Jérusalem, l'action sacrée s'est toujours vu réserver un espace clos dans l'espace clos de l'édifice, le sanctuaire où officient les ministres du culte, étendu au chœur liturgique où se tiennent les autres clercs et les clergesons – pour cette raison dits enfants de chœur.

L'après-midi du Vendredi saint, nous voyons les clercs eux-mêmes entrer au chœur après s'être déchaussés en signe de respect, comme Dieu l'exigea de Moïse et de Josué : « N'approche pas d'ici, ôte tes chaussures de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte » (Ex 3, 5, et Jos 5, 16). C'est qu'alors la liturgie rejoue l'instant où le Christ crucifié « est entré dans le sanctuaire en passant par un tabernacle¹ plus grand et plus parfait, qui n'a pas été fait par la main de l'homme » (Héb 9, 11). La veille, à la messe vespérale du Jeudi saint qui annonce cet instant de l'offrande du Christ, le lavement des pieds, rite pénitentiel juif pratiqué par Jésus ce fameux soir, intervient pour rappeler aux fidèles, comme autrefois Dieu s'adressant à Moïse, de purifier leur conscience au seuil du sanctuaire.

Tels sont l'origine et le sens de toutes ces clôtures de chœur, hautes ou basses, de pierre, de bois ou de fer, qui prendront selon les temps et les lieux la forme et le nom de chancel, jubé, poutre de gloire, tref, tour de chœur, iconostase en Orient, mais dont l'usage est constant. Il s'agit de séparer délibérément les fidèles du sanctuaire et d'isoler celui-ci, à



Santa Maria in Val Porclaneta (Abruzzes, Italie), clôture de chœur : chancel et colonnes en pierre et architrave en bois, XI^e s. (à gauche : l'ambon).

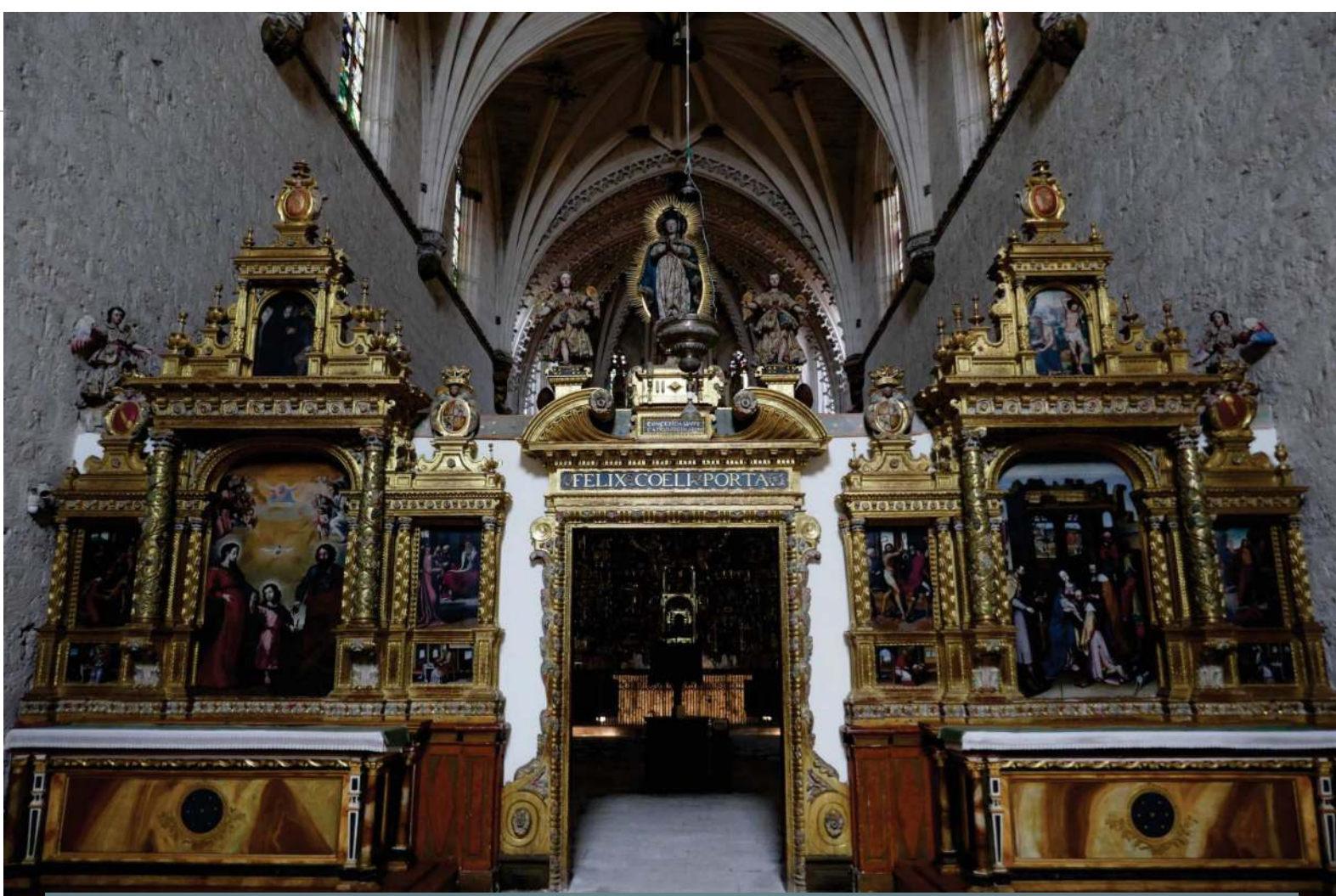
l'image de la porte et du voile séparant le Saint et le Saint des Saints selon les dispositions du Temple et, auparavant, du Tabernacle de Moïse au Sinaï : « Tu fixeras au peuple une limite à l'entour, en disant : "Gardez-vous de monter sur la montagne ou d'en toucher le bord" » (Ex 19, 12).

Du chancel au jubé

Dès l'origine le **chancel** des tribunaux (nous dirions « la barre ») fut naturellement copié dans les basiliques chrétiennes pour empêcher les foules d'approcher de l'autel. Cette barrière basse, de bois ou de marbre, ornée d'écailles, de rinceaux, de formes géométriques ou d'oiseaux, était surmontée de rideaux suspendus à une poutre que l'on pouvait ouvrir à certains moments. Les conciles réitérèrent l'interdiction à tout autre qu'aux clercs de pénétrer l'espace ainsi défini, ce *presbyterium* d'ailleurs un temps surnommé 'l'inaccessible' : partout on considère comme essentiel de séparer le

Cathédrale de Bourges (Cher), ancien jubé restitué avec les vestiges retrouvés, XIII^e s.





Chartreuse Santa María de Miraflores (Burgos, Espagne), jubé et autels de jubé, fin xv^e s. (inscription au fronton : CONCEBIDA SIN PECADO ORIGINAL).

sanctuaire de l'espace occupé par les fidèles.

Les siècles passant, icônes ou sculptures remplacèrent les rideaux et l'ancien chancel devint **iconostase** en Orient et **jubé** en Occident, au risque de rendre quasi invisible aux fidèles l'action liturgique. Aux époques carolingienne ou médiévale, c'était le Christ en majesté peint à l'abside, ou la croix, puis le calvaire posé sur la **poutre de gloire** ou le jubé, que les fidèles contemplaient. Dans les églises à déambulatoire, le jubé en façade est prolongé tout autour du chœur. À l'époque gothique, les **tours de chœur** des cathédrales déroule l'histoire sainte en hauts-reliefs polychromes pour l'édification des fidèles. Des autels secondaires étaient souvent disposés devant le jubé pour y célébrer les messes basses.

L'**ambon** jadis installé à côté du chancel fut remplacé par une tribune sur le jubé, où l'on posa des **lutrins** pour y prêcher et y chanter, et même, à la fin du Moyen Âge, les premiers orgues. « *Jube Domine benedicere* », implore le diacre qui va chanter l'évangile, laissant son nom au dit jubé. Maintes cérémonies, bénédictions, annonces et présentations se faisaient alors au jubé. Huchiers, sculpteurs ou ferronniers rivalisèrent partout jusqu'au xvii^e siècle pour clore en beauté l'espace divin : ceux

d'Albi, de La Chaise Dieu ou de basse Bretagne comptent parmi les plus célèbres.

Réforme tridentine

Mais les prescriptions consécutives au concile de Trente, pour améliorer la participation au culte des fidèles, notamment lors de l'élévation, firent renoncer peu à peu à ces architectures parfois opaques. Dès le début du xvii^e siècle la volonté d'ouvrir le sanctuaire à la vue des fidèles réduisit la traditionnelle clôture de chœur à sa partie inférieure et dispersa certaines fonctions des anciens jubés : le prédicateur disposait d'une **chaire à prêcher**, retour à l'ambon détaché de la clôture mais avancé dans la nef, et la tribune de l'orgue elle aussi détachée s'accrochait désormais au mur, bientôt renvoyée au fond de la nef pour s'y développer.

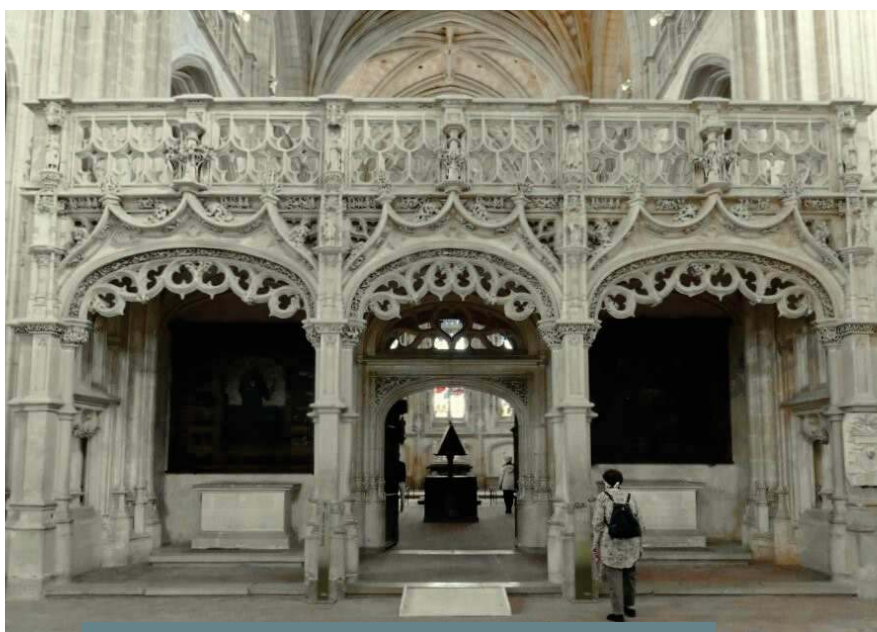
La magnifique clôture de ferronnerie baroque de la chapelle Saint-Grégoire du couvent des minimes de Tours (aujourd'hui desservie par la FSSPX), avec ses volets supérieurs que l'on rabat sur la partie basse pour ouvrir la vue sur les rites, témoigne d'une période de transition étendue sur tout le xvii^e siècle. Les réformes se font sur le long terme. En 1630, le chapitre de la cathédrale de Nantes projetait encore un nouveau jubé, avec ses deux autels adossés,

de part et d'autre de l'entrée du chœur roman subsistant. Et l'abbé de Saint-Gildas-des-Bois édifiait en 1711 un jubé dont les éléments, démontés en 1840, forment le **tambour de porte** au fond de l'église (MH). À cette époque, le jubé de la collégiale de Guérande fut partagé entre le musée local et le musée de Cluny à Paris, toutefois le Christ en argent qui le surmontait à la poutre de gloire avait été fondu en 1793.

Les clôtures de chœur à partir du XVIII^e siècle sont constituées de vastes **grilles de fer forgé**, dans les régions minières, ou de barrières basses comme dans l'Antiquité, **balustrades de bois** comme au bourg de Batz, ou **de marbre** comme à Notre-Dame-de-Bon-Port de Nantes, Savenay ou Vallet pour ne visiter que notre diocèse. Celui-ci conserve encore nombre de clôtures de chœur ou de chapelles du XIX^e siècle, en fer forgé (basilique Saint-Nicolas, église de Guenrouët près de Saint-Gildas-des-Bois) ou en fonte (Petit-Auverné près de Moisson), en dépit d'un *aggiornamento* décidé à nier le principe biblique, antique et constant de séparation du *presbyterium*.

À la frontière de l'inaccessible

« *Jube Domine benedicere* » ! Entre toutes les bénédictions, c'est l'auteur même de toute bénédiction, dans l'eucharistie, que venaient recevoir les fidèles à l'entrée du chœur. En effet, c'est souvent à l'un des autels de jubé qu'ils venaient communier. Plus de



Monastère de Brou (Ain), jubé et autels de jubé, début XVI^e s.

jubé, plus d'autels de jubé, mais il est plus ou moins commode de s'agenouiller sur la marche délimitant le chœur et même de s'appuyer sur la clôture bien que l'une et l'autre n'aient pas été conçues pour cela. Aussi la clôture est-elle plus connue des fidèles sous l'appellation commune de 'table de communion', ou 'sainte table', et la voile-t-on parfois d'un linge liturgique que les fidèles tiendront pour le cas où une hostie viendrait à tomber, doublant le plateau de communion. Ni la clôture n'est une table ni le linge une nappe, et les fidèles glissent les mains dessous avec le respect dû à un *corporal*, à l'inverse des convenances de table qui veulent qu'on les pose sur la nappe.

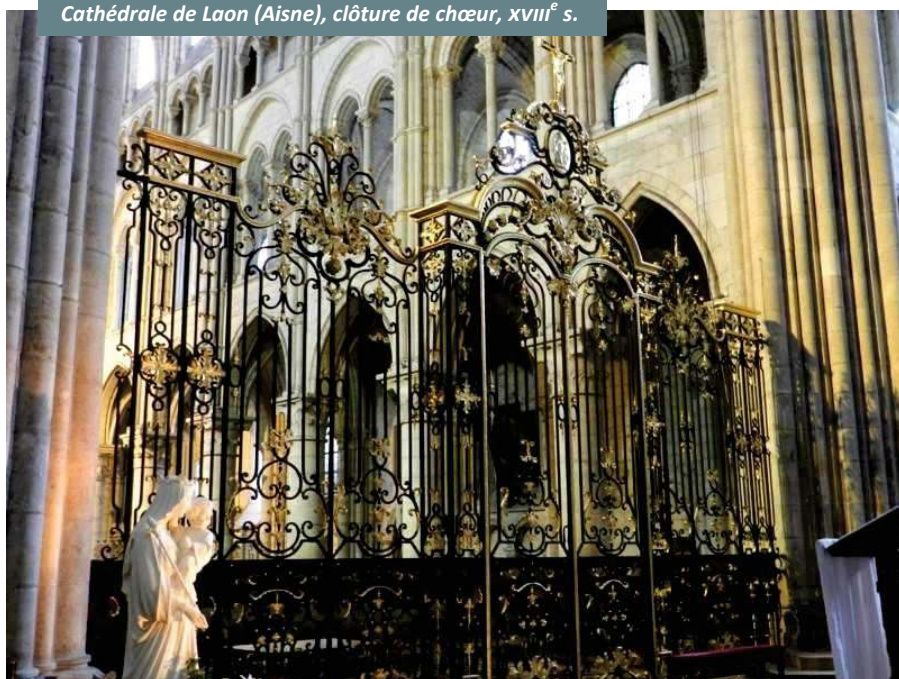
Ainsi notre visite de l'église nous laisse-t-elle derrière une vraie clôture, qui est séparation du lieu saint et frontière de **l'inaccessible**, et c'est là même que Dieu se rend présent à l'homme comme nulle part ailleurs, dans l'eucharistie qui est la raison d'être de l'édifice sacré.

Éléonore VICART

L'auteur, ancienne éducatrice, est spécialiste du mobilier du culte catholique.

¹ Le Tabernacle des Hébreux était la tente tenant lieu de Temple durant l'Exode.

Cathédrale de Laon (Aisne), clôture de chœur, XVIII^e s.





Béchir Gemayel

Le Liban, magnifique pays d'Orient dont la civilisation remonte aux temps les plus antiques... Évangélisé dès le début de l'Église, c'est dans ses montagnes arborées de cèdres que les chrétiens trouvèrent refuge face à l'invasion islamique à partir du VII^e siècle. Jamais soumise à la dhimmitude, leur présence paraît pourtant condamnée à l'aube des années 1970. C'est sans compter sur l'émergence d'un jeune chef de la trempe des plus grand héros.

La famille Gemayel

Ce 10 novembre 1947, la demeure des Gemayel est en fête, le sixième enfant de Pierre et Geneviève vient de naître à Achrafieh, quartier chrétien historique de Beyrouth. On mène sans tarder le petit Béchir se faire baptiser à l'église Saint-Michel du village de Bikfaya, fief familial situé non loin dans la montagne. C'est de là que depuis le XVII^e siècle rayonne cette lignée de notables, arrimée à une solide maison de pierre qui se transmet de génération en génération, chacune donnant son lot de grands hommes : militaires, médecins, avocats, journalistes, diplomates... Il est vrai que les massacres de chrétiens entrepris dans les années 1858-1860 par les Druzes sous influence anglaise a contraint à l'exil une partie de la famille, le clan s'est installé à Mansourah, importante colonie libanaise en Égypte, où l'économie fleurit grâce à l'ouverture toute récente du canal de Suez. Le grand-père paternel de Béchir se réinstalle au pays au début du XX^e siècle comme médecin, sa clientèle beyrouthine compte nombre de personnalités influentes du Liban. Maronite fervent, le docteur Amine est reconnu pour sa foi et sa droiture morale.

Le père, Pierre, naît en 1905 à Bikfaya, il a 9 ans lorsque sa famille doit à nouveau partir en exil à Mansourah, les Ottomans décimant les libanais par la famine durant la Première Guerre mondiale. Il retrouve à 13 ans le pays du cèdre et poursuit ses études chez les jésuites. Moins brillant que son père, il sera pharmacien place des Canons, à Beyrouth. C'est comme grand sportif que sa renommée grandit, il fonde la fédération libanaise de football et la représente aux Jeux olympiques de Berlin en 1936. Très impressionné par ce qu'il y a vu, il donne à son retour un vif essor aux Phalanges libanaises, mouvement sportif qui devient rapidement un outil d'action politique pour les jeunes Libanais nationalistes. Pierre Gemayel fait pression auprès des autorités françaises pour obtenir l'indépendance de son pays, placé sous mandat depuis 1918. Il manifeste sans se laisser intimider par les menaces et obtient gain de cause le 22 novembre 1943 à la faveur des divisions franco-françaises entre vichystes et gaullistes durant la Seconde Guerre mondiale. Les esquisses et le premier exemplaire du nouveau drapeau libanais naît au domicile des Gemayel, dessiné à même le sol, et cousu par Geneviève, la mère de Béchir !



Geneviève a 25 ans lorsqu'elle épouse Pierre en 1934. Maîtresse-femme, cette libanaise est née en 1908 à Mansourah d'une famille exilée en Égypte et ne revient au pays que pour les vacances au cours desquelles elle rencontre son époux. Bien préparée pour sa mission, elle est douée dans tous les travaux manuels mais aussi dans les arts (musique, peinture), recevant plusieurs prix des mains du roi d'Égypte Fouad. Tenace et audacieuse, elle passe en cachette son permis de conduire à 16 ans et obtient à 20 ans son brevet de pilote d'avion ! Le couple Gemayel aura quatre filles puis deux garçons, Amine et Béchir. Mère dévouée, elle prépare ses filles à être des épouses exemplaires, cultivées ainsi que capables de tenir un foyer et d'élever des enfants. Les études des garçons font l'objet de ses attentions, mais Béchir, trop espiègle et turbulent, sera toujours un médiocre écolier. Pierre exerce son autorité paternelle, les repas en famille sont pris en silence absolu, après la messe les dimanches sont consacrés à de longues promenades. À ses côtés Béchir apprend le sens du service, la droiture et l'amour du Liban. Toute sa vie il continuera de s'adresser debout à son père par respect.

La jeunesse d'un chef

La jeunesse de Béchir est agitée, il ne supporte pas la contrainte lorsqu'il la trouve injuste. Son père doit corriger ses caprices et son entêtement de façon rude. Foncéur, farceur et redresseur de torts, les punitions et convocations pleuvent si bien qu'il se fait renvoyer à l'âge de 12 ans du collège des jésuites de Jamhour. A l'issue d'un parcours scolaire chaotique, il décroche enfin son baccalauréat littéraire à 20 ans. Il faut dire que depuis qu'il n'est plus pensionnaire, Béchir s'adonne au militantisme politique chez les Kataëb (Phalanges libanaises), bien plus passionnant. Meneur, il a rassemblé autour de lui une bande d'amis et leur prête des livres bien orientés. Les sections estudiantines Kataëb font des stages paramilitaires dans les montagnes, aident les plus démunis, participent aux grands événements locaux, font des coups de mains et des batailles de rue face aux menées antipatriotiques des gauchistes pro-palestiniens et des musulmans panarabistes. Ces garçons nouent des amitiés et des fidélités impérissables, ils seront côte à côte plus tard dans le Conseil militaire des Forces libanaises. En 1966, il rencontre lors des activités de la section une jolie jeune fille de 16 ans, Solange, étudiante chez les sœurs franciscaines où elle apprend le secrétariat. Ils se fréquenteront honnêtement durant onze années avant d'être prêts pour se marier et fonder un foyer en mars 1977. Jusque-là médiocre et indisci-

pliné, Béchir se met à travailler assidument et décroche en 1971 à l'Université Saint-Joseph ses licences de droit française et libanaise avec mention « assez bien ». Il enseigne l'éducation civique en parallèle dans un de ses anciens collèges, l'Institut moderne du Liban. Ses élèves apprennent le sens des responsabilités, ils sont marqués par son calme, sa franchise et sa capacité d'écoute. À la fin de ses études, Béchir choisit de devenir avocat et suit des stages aux États-Unis avant de fonder en 1974 son propre cabinet à Achrafieh. Mais les événements se précipitent...

La guerre inévitable

La guerre du Liban, bien plus qu'une guerre civile, est une guerre de libération car une bonne partie de la population s'est rangée du côté de l'étranger au nom de l'islam. Depuis 1948, la société libanaise accueille très largement les Palestiniens chassés de chez eux par la création de l'État d'Israël en faveur des juifs sionistes. Généreux, les maronites accueillent volontiers ces réfugiés frontaliers qui très rapidement se croient chez eux. A partir de la guerre des Six-jours en 1967, ils sont armés massivement par l'Union soviétique et les pays arabes. L'État libanais, trop faible, est alors largement dépassé et ne contrôle plus rien, il concède sur son propre sol des zones d'extra-territorialité où l'armée ne peut plus entrer. Béchir a 22 ans lorsqu'en 1969 les Libanais chrétiens sont obligés de constater qu'ils se trouvent envahis par les réfugiés. En 1975, ils sont plus de 600 000 pour une population de deux millions d'habitants ! Jointes aux musulmans libanais, les Palestiniens créent un État dans l'État, exerçant la police, enlevant les chrétiens qu'ils torturent, rançonnent, les chrétiennes qu'ils harcèlent et violent dans leurs camps. En 1970, Béchir Gemayel le ressent dans sa chair puisqu'il est lui-même détenu durant vingt-quatre heures. Sa fierté explose, il est décidé à entrer en résistance pour délivrer son pays de l'immigration occupante avec laquelle socialistes, communistes, sunnites et druzes libanais ont pactisé. La rue islamique est unifiée autour du fusil palestinien pour chasser les chrétiens et les soumettre comme le Coran y incite. Il faut réagir, « *plus tard ce sera trop tard !* » dit Béchir. Les premières forces armées des Kataëb, 80 combattants, défilent en 1973. Deux ans après ils sont 3 000 jeunes chrétiens, entraînés discrètement dans la montagne près de Jounieh. Des assauts sur les positions de l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine), bien plus lourdement armés, sont l'occasion du baptême du feu.

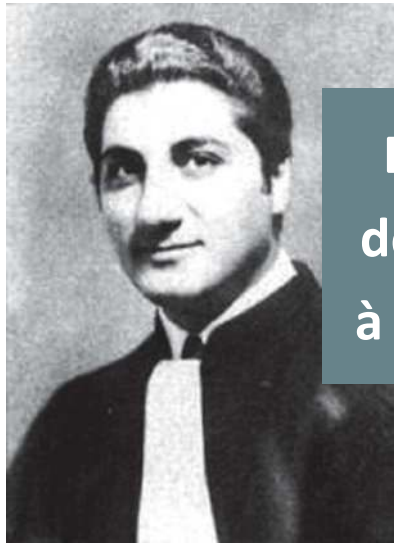
« *Le 13 avril 1975 est un complot dont le but pre-*



Béchar avec sa mère et sa sœur Arzé, qui deviendra religieuse.



Un immense respect pour son père.



D'une
défense
à l'autre



1975 : face aux atrocités commises par l'immigration islamo-palestinienne, accueillie massivement, prendre les armes devient une question de survie pour les chrétiens.



Même les femmes sont requises pour faire face au nombre des ennemis : chaque fusil compte.



mier était de venir à bout du rôle politique et culturel des chrétiens et de transformer le Liban en Etat islamique. La résistance [...] du peuple chrétien a réduit à néant ce projet [...] Nous n'avons nullement l'intention de vivre dans la dhimmitude de quiconque. » Tels sont les propos de Béchir pour expliquer ce qui se passa en cette belle journée ensoleillée à Aïn el-Remmaneh (banlieue sud de Beyrouth) où les milices palestiniennes ouvrirent le feu contre des chrétiens présents sur le parvis de l'église de Bon-Secours, le jour de son inauguration. C'était la goutte de trop, la guerre éclate. Les hommes ont pris les armes et n'ont laissé en vie aucun des 25 *fedayin* provocateurs. Une heure plus tard, l'appel à la mobilisation des musulmans contre les chrétiens est lancé par le chef druze Kamal Joumblatt et les obus pleuvent sur l'église du Bon-Secours et son quartier. Le pilonnage provoque aussitôt la mobilisation chrétienne dont les moyens militaires sont dérisoires, les combattants se battent avec rage pour leur survie : les batailles de rue font 120 morts en quatre jours. Chacun s'en remet à Dieu et à la Sainte Vierge, conscient que l'issue fatale le guette face à un ennemi qui fait rarement des prisonniers.

Opération survie

Des commandos chrétiens d'élite se forment, les redoutables Béjin, entraînés par des militaires libanais et un ancien officier français du 2^e REP, François Borella. Face à l'urgence, tous les fusils sont nécessaires et un bataillon féminin est formé par Jocelyne Khoueiry. Béchir gagne l'estime dans les batailles urbaines, sa maîtrise de soi, son génie inné de la guerre et son humilité lui attirent l'attachement des combattants et de la population. C'est ainsi qu'il obtient progressivement des postes toujours plus importants, jusqu'au commandement suprême des Kataëb (60 % des milices chrétiennes). Il faut protéger les quartiers chrétiens de Beyrouth, assiégés et pilonnés, porter assistance et parler aux familles meurtries. Les combattants phalangistes luttent si féroce pour leur survie que les ardeurs de l'ennemi se refroidissent souvent. Ils sont capables de tenir des mois, avec une poignée d'hommes, face à un adversaire surarmé et en sur-nombre. Quelques étudiants français viennent les rejoindre. Parfois des secteurs succombent, comme le 16 janvier 1976 à Damour où les assaillants pilent, violent et tuent les habitants : la Croix-Rouge compte 580 chrétiens morts, dont des dizaines de corps démembrés. De nombreuses batailles se succèdent (quartier des hôtels, la Quarantaine, Dbayeh, Tall ell-Zaatar, etc.) et sont l'occasion de succès défensifs impressionnants.

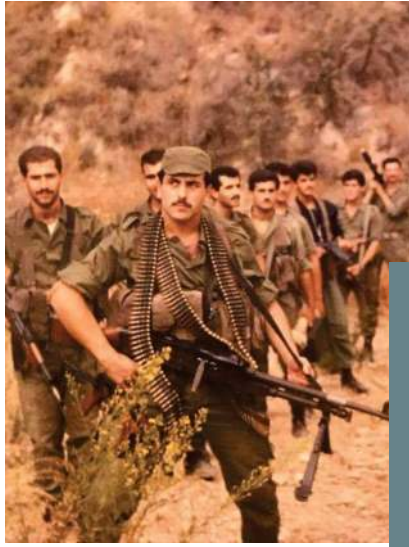
L'armée nationale libanaise, elle, n'est plus qu'un cadavre depuis que les soldats musulmans ont déserté en masse (60 % des effectifs) avec leur armement pour rejoindre la coalition islamique, l'Oumma. Béchir comprend qu'à un contre trente avec seulement des kalachnikovs et des RPG, son combat ne peut durer et comme aucun pays occidental ne veut le soutenir, il noue des liens de raison avec Israël pour se faire livrer des armes lourdes, chacun y trouvant son intérêt. Furieux, les musulmans multiplient en 1977 les attentats terroristes et la Syrie envahit une bonne partie du pays sous le couvert d'une fantoche Force Arabe de Dissuasion (FAD). Arafat avait dit à propos des chrétiens libanais : « *Nous en éliminerons un tiers, un autre tiers fuira, le troisième tiers se soumettra* ». Maintenant il est trop tard, la guerre a soudé autour de Béchir une équipe d'une qualité exceptionnelle. En 1978, les Kataëb vont même jusqu'à délivrer une caserne de l'armée libanaise assiégée par les Syriens ! Le président du Liban, Elias Sarkis, comprend que l'avenir du pays est désormais entre les mains du jeune chef chrétien. Pendant cent jours, Béchir est encerclé avec ses miliciens par l'armée professionnelle syrienne à Achrafieh, un enfer de feu (2 000 obus par jour) s'abat sur les populations civiles, des familles entières meurent, on opère sans lumière dans les hôpitaux. Mais à la stupéfaction de la presse mondiale, les chrétiens tiennent : les Syriens sont vaincus et se retirent avec de lourdes pertes. Béchir, épuisé, exulte. L'ONU exige un cessez-le-feu, la victoire politique internationale est de taille.

Unifier le fusil chrétien

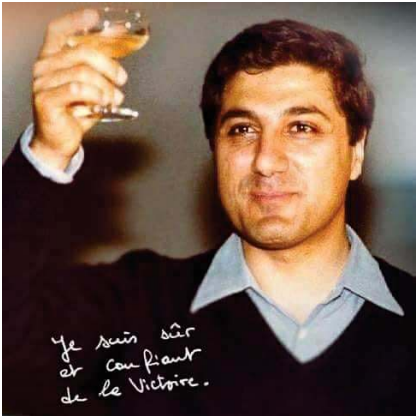
En 1979 les bombardements continuent sur les chrétiens sous forme de « punition », plusieurs de leurs chefs sont assassinés par des voitures piégées. C'est ainsi que Maya, la petite fille de Béchir âgée de 20 mois, meurt tragiquement ainsi que sept gardes du corps. Avec son épouse Solange, Béchir pleure devant le petit cercueil blanc : « *Ma petite Maya est une de nos martyrs, et elle ne sera pas tombée en vain. On continue !* » L'une des autres douleurs de Béchir cette année-là est de devoir mettre au pas militairement, par des actions commandos, d'autres milices chrétiennes non Kataëb. Parmi celles-ci des combattants succombent aux tentations de toute guerre civile de se comporter en voyous. Devant ce grave problème de conscience il va devoir lancer un assaut contre elles le 7 juillet et, comme preuve de bonne volonté, il intègre ensuite sans distinction les membres sains de toutes les milices existantes sous un commandement unique pluraliste, les Forces libanaises : le fusil chrétien est



Simple milicien local, Béchir va rapidement être considéré comme le général en chef du camp chrétien.



Le chef de guerre



Grâce aux succès de combattants exceptionnels, les chrétiens ont assuré leur maintien chez eux. Mieux encore, ils ont repris l'initiative pour libérer leur pays.



Assurer chaque jour la vie du « réduit chrétien ».



désormais unifié avec 20 000 hommes mobilisables en permanence, ses escadrons de blindés, ses canons de 155 mm, ses ports privés, sa piste d'atterrissage. Ordre, discipline, honnêteté et exemplarité sont les mots d'ordre de Béchir, ils sont appliqués à la lettre. Les musulmans se le tiennent pour dit avec cet acte de force, Béchir exige de ses amis chrétiens qu'ils soient intègres ! Devenu le représentant numéro un incontestable du camp chrétien, il doit préparer soigneusement ses discours car le monde entier l'écoute, ceux-ci sont simples et directs. Des hommes d'expérience et des érudits l'entourent pour le conseiller : Sélim Jahel, Charles Malek ou le Père Sélim Abou. Sans concession, il dit poliment et avec fermeté la vérité aux diplomates et aux politiciens, allant jusqu'à reprendre le Vatican pour son soutien des Palestiniens au détriment des chrétiens d'Orient. Il faut dire que l'envoyé de Béchir à Rome s'était entendu répondre par le représentant du Saint-Siège : « *Allez voir les Russes !* », alors que Moscou avait condamné à mort le chef chrétien. L'ambassadeur américain se voit signifier que les plans des États-Unis sur les Libanais, fait sans eux, ne marcheront pas car « *seuls les Libanais peuvent décider pour eux-mêmes* ». Inutile de prévoir de les désarmer : « *Nous savons quand nous avons besoin de l'armée et quand nous n'en avons pas besoin*. » Sûr de sa force militaire, Béchir se moque des utopies américaines sur son pays : « *Nous n'avons pas besoin des soldats américains pour nous défendre : c'est à nous de mourir pour notre patrie, comme l'ont déjà fait 4 000 martyrs*. » Il encourage ses hommes en se déclarant fier d'être parmi eux, admiratif de leur esprit de sacrifice, des leçons qu'ils donnent au monde. Des défilés impressionnants les réunissent, montrant leur parfaite organisation, c'est ainsi que le 22 octobre 1980, pour la fête de l'Indépendance, il parle devant 40 000 personnes assemblées dans le stade de Jounieh : « *Nous sommes les saints de cet Orient et ses démons, sa croix et son fer de lance, sa lumière et son feu. Nous sommes capables de le brûler si on nous brûle les doigts, de l'illuminer si on respecte nos libertés*. »

Le tournant de Zahlé

En décembre 1980, les troupes syriennes décident de s'emparer d'une ville chrétienne de la plaine de la Bekaa, il s'agit de Zahlé, peuplée de 200 000 habitants. Les milices des Forces libanaises (FL) lui interdisent l'accès, des assauts soutenus par de violent pilonnages d'artillerie s'abattent sur les habitations. Le siège de la ville commence, la neige freine les grandes manœuvres et les commandos chré-

tiens *Maghawir* de Joe Eddé font des merveilles en s'emparant d'une dizaine de postes ennemis. Humiliés par cette résistance inattendue, les Syriens font venir de grands renforts, en vain. En avril 1981, l'opinion internationale est retournée par cet exploit, Béchir devient très populaire, on l'entend au micro de RMC : « *Des actes d'héroïsme incroyables ont eu lieu dans la montagne. Nos jeunes gens ont été obligés de marcher 48 heures dans la neige, transportant sur leur dos des munitions à leur camarades de Zahlé. Des combattants sont morts de froid en montant la garde dans les hauteurs*. » La population chrétienne tient des mois avec constance dans des conditions extrêmes, sous des pluies d'obus. Les États-Unis, désormais gouvernés par Ronald Reagan depuis janvier 1981, changent d'attitude avec les chrétiens du Liban qu'ils ont appris à respecter, il n'agit plus de les sacrifier à l'islam mais de les protéger. En France, François Mitterrand vient aussi d'être élu et - si paradoxal cela soit-il - la protection des chrétiens du Liban est à ses yeux une tradition millénaire à assumer. Une représentation diplomatique des FL est ouverte à Paris et Michel Rocard fait lui-même le voyage au Liban pour honorer Béchir. Avec de tels soutiens, les Syriens se voient obligés de lever le siège de la ville. A la surprise générale, lorsque les troupes FL exténuées par cinq mois de combat sortent victorieuses de leurs retranchements le 30 avril, il ne reste plus que 95 combattants ! Cette bataille de Zahlé, très médiatisée, est un triomphe pour Béchir, la rue chrétienne l'ovationne partout. Il devient populaire même chez les musulmans libanais auxquels il tend la main de la réconciliation. Béchir est reçu aux États-Unis en août 1981 avec sa femme Solange. Quand aux Syriens soutenus par l'URSS, furieux, ils se vengent en faisant assassiner le 4 septembre 1981 l'ambassadeur de France à Beyrouth, Louis Delamare.

Le « réduit chrétien »

Un autre point qui frappe la presse internationale est le contraste saisissant entre les zones administrées par les milices chrétiennes et celles aux mains des musulmans. « *La zone chrétienne*, dit un journal, *c'est la Côte d'Azur avec un boom immobilier incroyable !* » Dans ces secteurs, les milices ont pris depuis 1976 le relais de l'État dans tous les domaines avec plus d'efficacité que celui-ci. Appuyés sur des Comités populaires, les Kataëb veillent à tout : transports en commun, entretien des canalisations d'eau, réseau électrique, service postal rapide. Béchir suit les réunions de chantier portant sur des sujets très variés, 126 comités s'occupent de l'éducation, organisent le soutien gratuit des



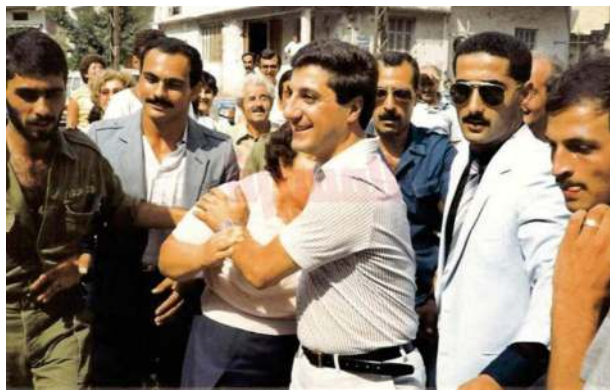
Scène surréaliste, les musulmans libanais se rallient aux chrétiens contre les occupants sous la houlette de Béchir.



L'élection de Béchir comme président du Liban le 23 août 1982 promet une résurrection du pays épuisé par la guerre, c'est sans compter sur son assassinat dans un attentat terroriste 22 jours plus tard.



Le chef d'Etat



élèves en difficulté, les hôpitaux sont impeccablement approvisionnés en médicaments, les abris sont aménagés et entretenus. Une Maison des Combattants prend en charge les mutilés et handicapés de guerre au frais des FL, qui subviennent aux besoins de leurs familles. Les combattants sont quatre jours par semaine au travail ou à l'université et trois jours au front. Le réduit chrétien d'un million d'habitants dans 2 000 km², comprenant Beyrouth-Est, apparaît en 1981 comme un petit paradis libanais et l'on a peine à imaginer que la guerre continue chaque jour à deux pas. Les FL prélèvent des taxes moins élevées que celles de l'État, de nouvelles entreprises se créent sans cesse, parfois à l'initiative d'expatriés revenus « chez Béchir » pour profiter de la réussite. Un véritable État naît, mais Béchir répète que ce n'est là qu'un État-témoin du nouveau Liban qu'il s'agit de bâtir sur son territoire de 10 452 km² : « *Il n'est pas question de nous contenter de 50 km de rivage et de 20 km de montagne. Nous libérerons tout, ou tout ce que nous aurons fait n'aura servi à rien.* »

L'ultime ascension

Le 6 juin 1982, les Israéliens envahissent le sud du Liban, c'est l'opération "Paix en Galilée" pour provoquer le départ de leurs ennemis de l'OLP (Palestiniens) du Liban et briser un foyer de terrorisme aux frontières de l'entité sioniste. Le 26 juillet, Béchir annonce à la radio sa candidature officielle à l'élection présidentielle libanaise. Pour lui tous les occupants étrangers (Syriens, Palestiniens, Israéliens, etc.) n'ont plus rien à faire au Liban, il est temps de reprendre le pays en main. Il fait du retour de tous les chrétiens dans leur foyers un principe intangible et se montre intransigeant avec les exigences arrogantes d'Israël (pourtant son principal fournisseur d'armement). Le chef palestinien Arafat comprend que la masse musulmane libanaise se désolidarise de lui et qu'elle se tourne de plus en plus vers Béchir, il sollicite alors une flotte internationale (américano-anglo-italo-française) qui arrive le 18 août et, en deux semaines il s'embarque avec 70 000 Palestiniens vers d'autres destinations. Le 23 août, la Chambre libanaise se rassemble et sur 63 députés, Béchir obtient 59 voix pour contre 4 abstentions : les musulmans aussi ont voté pour lui. C'est un triomphe, le président impuissant auquel Béchir va succéder, Elias Sarkis, pleure de joie : « *C'est le plus beau jour de ma vie, Béchir élu ! C'est la récompense de six ans de souffrance.* » Il appelle aussitôt Béchir pour lui demander de s'enfermer au palais présidentiel car il est devenu la cible numéro un du terrorisme international. Celui-ci n'écoute

pas, il veut se donner à son peuple, aux foules immenses qui hurlent de joie. Tout le monde est persuadé qu'enfin la renaissance du Liban va avoir lieu, les fonctionnaires se ruent à leur travail, la corruption disparaît massivement. Une dernière fois avant son entrée en fonction, Béchir veut réunir son équipe des premières heures. Le 14 septembre, il part de chez lui pour passer une partie de la journée au couvent de la Croix où il retrouve sa sœur Arzé, religieuse, et son épouse Solange. Vers 16 heures, il est au bureau Kataëb d'Achrafieh et vient à peine d'ouvrir la séance qu'une énorme détonation fait sauter l'immeuble : Palestiniens et Syriens se sont vengés. Le corps du chef chrétien est reconnu dans les décombres grâce à l'alliance qu'il porte au doigt. Béchir a ainsi rendu son âme à Dieu à l'âge de 34 ans, président du Liban, laissant derrière lui une veuve de 32 ans et deux enfants, ainsi qu'un peuple libanais inconsolable : « *Jamais dans l'histoire du Liban un homme n'a fait naître autant d'espoir ni couler autant de larmes* », écrit un journaliste.

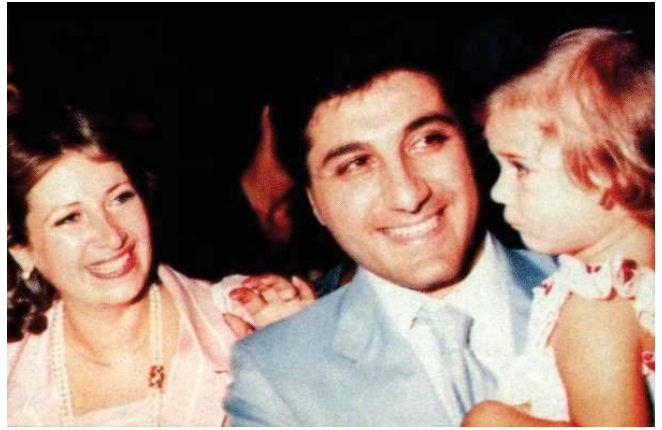
Le moine-soldat

Est-un hasard si cet homme est mort le jour de la fête de la Sainte Croix (14 septembre) ? Nous ne le pensons pas, quelques heures avant l'attentat il disait dans un discours : « *Lorsqu'on essaye d'en finir avec nous [...] ou de nous effacer de la carte, le Christ lui-même nous demande de mourir en témoignant pour Lui, et c'est cela qui est en train de se passer au Liban. J'espère que cela, tous le comprendrons à l'étranger. Nous témoignons aujourd'hui pour tous les chrétiens du monde, de même que les premiers chrétiens, au temps de Rome, mouraient eux aussi pour témoigner de la foi et de la religion chrétienne.* » Béchir estime que le mensonge et la lâcheté pratiqués durant des décennies sont la véritable cause de la guerre civile : « *Seule la vérité permettra de nous préserver et de garder la tête haute.* » Le déni du réel, « *pour le Liban cela s'est soldé par 100 000 morts.* » Le combat pour la vérité est donc essentiel : « *Jamais nous ne réussirons à sortir de cette crise si une véritable révolution intérieure, préalable à la réforme générale, ne s'effectue en chacun de nous.* »

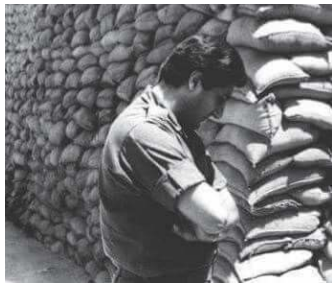
Pratiquant le 4^e commandement de Dieu, Béchir rappelle à ses compatriotes le devoir de protéger et de faire fructifier le patrimoine reçu afin de le transmettre à leurs descendants. Pour cela, il faut redevenir maître chez soi, l'intérêt du Liban doit primer sur une immigration incontrôlée et hostile. En février 1982, il disait aux jeunes FL : « *Vous devez être préparés à l'extrême, afin d'être des soldats sur lesquels nous pouvons compter. Vous serez la force*



Grand homme d'Etat et chef militaire hors pair, Béchir incarne aussi l'esprit libanais comme chrétien fervent.



Juste et humble, ses frères d'armes le respectent et ses ennemis le craignent. Père de famille, il aime sa courageuse épouse Solange, avec qui il aura trois enfants dont Maya, leur fille de deux ans martyre, massacrée dans un attentat.



L'esprit
d'un
peuple



La jeunesse libanaise clame de nos jours « Béchir vit en nous », sa fille Youmna est très populaire.



qui empêchera le désert de nous engloutir. » Le jour même de sa mort, il défend l'honneur de sa patrie face aux arrogants mondialistes occidentaux, devanciers du wokisme actuel : « Ce que nous avons, c'est 6 000 ans d'histoire dont nous sommes fiers, et nous savons ce que nous avons à faire pour préserver cet héritage. [...] Nous n'avons aucune leçon de civilisation ou de culture à recevoir de quiconque. Nous sommes fiers de ce que nous possédons ! Nous sommes fiers de tout le patrimoine de chez nous ! » L'enseignement à l'école doit être « une éducation provenant de notre civilisation et des programmes qui reflètent le cœur de nos vies. Nous voulons que les livres d'histoire apprennent notre vision de l'histoire. » Il sait que « tout déracinement créé un vide psychologique, un égarement intense chez le citoyen et ouvre en même temps une brèche suffisamment large pour être exploitée par l'occupation des étrangers. »

Face à la dhimmitude que tentent d'imposer de force les musulmans aux chrétiens du Liban, Béchir est intraitable : « *Nous voulons vivre ici et garder la tête haute ! Nous voulons rester dans cet Orient, pour que les cloches de nos églises continuent de sonner quand nous le voudrions, dans les joies et les peines ! Nous voulons pouvoir baptiser comme nous le voulons ; nous voulons pouvoir pratiquer nos traditions et nos rites, notre foi et nos convictions, comme nous le voulons.* » Devant les sacrilèges des mahométans, Béchir ne tremble pas : « *Nous reconstruirons l'église de Damour, bien qu'ils l'aient salie, profanée et saccagée !* » Il n'a aucune illusion au sujet de l'œcuménisme suicidaire pratiqué depuis le concile Vatican II : « *Mon problème, ce n'est pas de voir un cheikh et un prêtre s'embrasser, ou une mosquée et une église appeler toutes les deux la prière avec un muezzin. Ce sont là des symboles extérieurs qui n'ont pas d'importance à mes yeux* », il avertit le pape Jean-Paul II que « *les chrétiens du Liban ne sont pas un matériel expérimental pour le dialogue islamo-chrétien dans le monde.* » Il sait que la masse musulmane n'a de cesse de souhaiter l'Oumma, la soumission de la terre à la communauté islamique mais, fataliste, elle a coutume de baiser la main qu'elle ne peut couper, celle du plus fort. L'attentisme des musulmans ne lui échappe pas : « *Il est impossible de savoir avec certitude ce qu'ils pensent. D'ailleurs, je me demande s'ils le savent eux-mêmes ; ils sont en pleine confusion idéologique.* » Béchir remportant la guerre, ils comprennent qu'il vaut mieux pour eux choisir l'intérêt national du pays, c'est ainsi que le député chiite Moshen Slim constate que depuis l'élection « *les musulmans au Liban, plus que les chrétiens sont pour le*

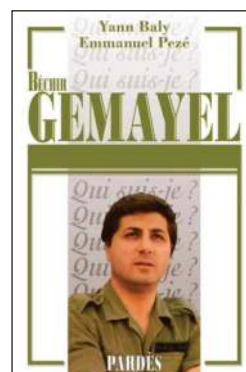
nouveau régime, le régime de Cheikh Béchir Gemayel. Les faits sont là pour le prouver. » C'est en frère que Béchir avertit notre Occident avachi : « *Il y a une décadence certaine en Occident, une nouvelle définition des choses peut-être [...] Un jour l'Occident sentira la nécessité de revenir ici, aux sources. L'Occident doit se renouveler. Il y a une décrépitude des grandes valeurs humaines qui ont créé le rayonnement de l'Occident. Cette décadence des mœurs, des valeurs, de la morale, entraîne nécessairement une décadence politique, alors qu'en face il y a un bloc monolithique, une société soumise à un système totalitaire.* »

Béchir a coutume puiser les grâces nécessaires auprès du Bon Dieu, son épouse Solange se rappelle : « *Béchir ne s'endormait pas sans avoir prié, et sans avoir prié à genoux ! J'ai su qu'il priait parce qu'il le faisait à genoux. Il aurait pu le faire discrètement dans le lit. Je n'en aurais rien su mais sa foi c'était cela.* » Il aime se rendre à l'université du Saint-Esprit de Kaslik pour forger ses choix politiques et militaires. Il prie, se confesse, assiste à la messe avec ses hommes, se forme intellectuellement et reçoit des conseils particulièrement du Père Boulos Naaman, supérieur général de l'Ordre des moines maronites. Le Père Mouannès affirme que c'est la raison pour laquelle « *la Résistance avait un fondement culturel, théologique, et spirituel en même temps qu'une pureté dans l'action politique* », il témoigne : « *Chacun de nous doit porter sa croix. Il y avait un appel à la croix pour Béchir afin qu'il s'identifie au Seigneur. Cet appel-là s'est terminé dans une marée de sang à Achrafieh, dans un nouveau baptême qui était un baptême de sang.* »

Puisse Dieu nous redonner quarante ans après de tels hommes !

Abbé Gabin HACHETTE

À LIRE



Béchir Gemayel

**Yann Baly et
Emmanuel Pezé**

Éditions Pardès

Coll. « Qui suis-je ? »

Mai 2022

**128 pages, nombreuses
illustrations**

12 €